

UN SECOND SOUFFLE D'ÉTERNITÉ

CRB

Dr. CLAIRE VASSEUR

CAPSULE 01
ADAM - A7

CAPSULE 02
EVE - L. MERLIER



DANIEL MAURER

QUAND LA SCIENCE DÉFIE LES LIMITES DE LA VIE,
L'HUMANITÉ DÉCOUVRE LES SIENNES.

Daniel Maurer

Un Second souffle d'éternité

© Daniel Maurer, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1583-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toi qui ouvres ce livre, délaisse un instant la réalité qui t'entoure et choisis de me suivre. Entre dans un monde où des créatures artificielles ont appris ce que nous, humains, oublions parfois – et laisse leur lumière froide éclairer le sens de ta propre destinée.

Chapitre 1

Funeste lendemain

Le moteur du Renault Scénic tourne encore quelques secondes avant que le commandant Adrien Delaunay ne coupe le contact. Le silence retombe aussitôt sur le plateau d'Albion. L'officier demeure immobile derrière le volant, les mains posées sur le cuir légèrement usé, le regard perdu vers les bâtiments du Laboratoire Souterrain à Bas Bruit.

Sous le soleil encore pâle de cette matinée de la mi-avril, rien ne distingue réellement le bâtiment du LSBB des autres centres de recherche. Une longue façade de béton, des clôtures discrètes, des caméras orientées vers les accès, des antennes dressées au-dessus de la structure. Rien qui puisse laisser deviner qu'à plusieurs dizaines de mètres sous cette apparente banalité s'étend l'une des infrastructures scientifiques les plus singulières d'Europe.

Le LSBB occupe une partie des anciennes installations de la Force de frappe nucléaire du plateau d'Albion ; en l'occurrence, les locaux du premier poste de tir des missiles balistiques stratégiques SSBS types S2 et S3, à près de 530 mètres de profondeur. Pendant près de trente ans, des armes capables de rayer une ville entière de la carte, voire une vaste région, ont sommeillé sous cette roche calcaire. Puis la Guerre froide s'est achevée, les silos ont été démantelés, les ogives retirées, et l'État a trouvé à ces galeries une vocation infiniment plus pacifique. Les anciens tunnels militaires sont devenus un sanctuaire pour la recherche fondamentale. Les manifestations physiques du monde extérieur – bruits, ondes, vibrations – y sont quasi indétectables. Elles ne perturbent pas le fonctionnement des appareils de détection ultra sensibles utilisés par les équipes scientifiques pluridisciplinaires, hôtes des lieux.

Dans une partie beaucoup plus proche de la surface, à une trentaine de mètres sous la roche, a été aménagé le laboratoire d'Émeline et Sébastien Masson. Ce couple de généticiens est parvenu à créer une incroyable mutation génétique susceptible d'éradiquer toute forme de cancer et de prolonger la vie humaine quasi infiniment. De l'autre côté du couloir qui mène à leur laboratoire, la DGSE dispose d'une antenne dirigée par le colonel Lassalle qui a mission d'assurer leur protection.

Ironie de l'Histoire, songe le commandant Delaunay : là où l'on préparait autrefois l'assassinat de millions d'êtres humains, deux chercheurs venaient peut-être d'offrir à l'humanité plusieurs siècles de vie. Ou sa perte.

Il ferme les yeux sans parvenir à chasser de sa mémoire le souvenir des événements de la nuit. Ils reviennent avec une netteté douloureuse. Il est deux heures huit minutes, ce mercredi 16 avril, lorsque deux courtes rafales de fusils automatiques, tirées vers les gendarmes par des mercenaires à la solde de SWORD, déchirent le silence du plateau.

Avant même d'être totalement réveillé, le commandant Delaunay saute hors de son lit. Dans la chambre voisine, le sergent Erwan ouvre la porte, saisit son HK416 et laisse passer Dimitri qui enfle son gilet pare-balles en courant dans le couloir. Les deux sous-officiers n'ont besoin d'aucune explication. Depuis plusieurs semaines, ils savent que le pire peut arriver à tout instant et sont rodés à l'exercice.

Sur l'injonction du commandant, Dimitri part au sprint faire le tour du bâtiment. Trente secondes après il revient, essoufflé.

— Mon commandant : les Masson se sont envolés ! Un escabeau sur le trottoir. Les barreaux du fenestron des toilettes cisaillés. Les gendarmes se sont fait allumer, pas de blessé, mais leur bagnole est HS.

On court jusqu'au Scénic qui attend devant le logement mis à disposition par le LSBB. Le commandant Delaunay ouvre la portière lorsqu'une Peugeot 208 GTI surgit et s'immobilise à quelques mètres dans un crissement de pneus. Le capitaine Hammel vient aux nouvelles. À ses côtés, le sergent Kirsanov muni d'un fusil d'assaut. Eux aussi ont entendu les rafales de kalachnikov. À l'invitation du capitaine de la DGSE, le commandant Delaunay et Erwan montent à l'arrière. Dimitri est chargé de surveiller les alentours et de prévenir le colonel Lassalle.

Quelques instants plus tard, la petite voiture bondit sur la route qui serpente au milieu des chênes verts, des romarins et des bruyères. La poursuite commence. Les kidnappeurs des deux généticiens n'ont qu'une faible avance – à vrai dire, on ne sait pas si les Masson se sont enfuis ou s'ils ont été enlevés. Les phares balayent les talus. Le véhicule des fuyards perd du terrain. Il est à moins de cent mètres. C'est alors qu'il bifurque brusquement dans un chemin de terre au milieu de la garrigue. La 208 s'y engage à son tour.

Le commandant entend encore les pneus qui mordent la piste caillouteuse dans un vacarme assourdissant. Il revoit l'hélicoptère en approche, qui se pose dans la garrigue. Les silhouettes courant vers l'appareil. Le nuage de poussière soulevé par les pales. Le halo des phares qui crée une atmosphère dantesque. Les éclairs des armes automatiques. Les impacts qui martèlent la carrosserie de la Peugeot 208. Les balles qui ricochent et s'échappent en miaulant dans la nuit.

Les deux anciens Wagner abattus. Le reste n'est plus qu'une succession d'images disloquées. L'appareil qui décolle. Le couple de généticiens qui disparaît dans le ciel nocturne. La poursuite finalement vaine.

Il revoit aussi les visages d'Émeline et de Sébastien pendant leur discussion dans le sous-sol de leur logement. Leur mine préoccupée, leurs confidences à propos de DCM-21, cette inconcevable découverte qu'ils soupçonnent d'être convoitée par les dirigeants politiques du pays pour leur seul profit.

Puis, de retour à Rustrel, dans l'antenne de la DGSE, la nouvelle tombée comme une sentence. L'hélicoptère s'est écrasé sur le yacht de Noel Lates, au large de Marseille, vers les îles du Frioul. Aucun survivant.

Le commandant Delaunay ouvre lentement les yeux. Il consulte machinalement sa montre. Neuf heures vingt-six. Sept heures seulement se sont écoulées depuis le drame. Il lui semble pourtant avoir vieilli d'une année.

Il sort enfin du véhicule. Le mistral souffle encore sur le plateau et apporte cette fraîcheur sèche, propre aux premiers matins de printemps. Le parking est presque désert. Un fourgon militaire, deux berlines et une camionnette des services techniques. Le tableau habituel. Le LSBB n'a jamais été un lieu animé. Ici, les déplacements sont peu fréquents, les conversations discrètes, les visages peu nombreux. On y travaille davantage dans le silence que dans l'agitation.

Le commandant Delaunay franchit le premier contrôle de sécurité. Le planton lui adresse un salut presque mécanique en actionnant l'ouverture du portillon. Il traverse le hall jusqu'au sas d'accès et saisit le code. La lourde porte blindée pivote lentement. Il s'avance. Après la reconnaissance biométrique, la seconde porte coulisse. Elle émet un grincement discret en donnant accès au vaste tunnel principal.

Devant lui, éclairé à giorno, s'ouvre l'immense galerie de six mètres de large qui conduit dans les entrailles de l'installation, jusqu'au poste de tir à plus d'un kilomètre. Chaque fois qu'il l'emprunte, il éprouve la même sensation. Le sentiment de pénétrer dans un monde parallèle. Les parois de béton semblent absorber jusqu'au moindre écho. Dans la voûte courent les gaines techniques, les câbles, les conduites de ventilation.

Trois voitures électriques sont alignées le long du trottoir. Delaunay débranche le câble de la borne de recharge de la première et s'installe au volant. Le moteur électrique produit un léger sifflement lorsqu'il enfonce la pédale de l'accélérateur. Il longe, sur près de deux cent cinquante mètres, une dizaine de portes métalliques numérotées. D'anciens locaux techniques. Il dépasse des embranchements désormais condamnés. Par endroits subsistent encore quelques

plaques émaillées datant de l'époque où le site relevait de la force de dissuasion nucléaire française. Elles portent des inscriptions devenues presque illisibles : « Poste énergie », « Zone technique », « Accès réservé ». L'Histoire ne disparaît jamais complètement. Elle change seulement de décor.

L'officier gare finalement la voiturette devant un couloir latéral où une plaque anodine indique simplement : Secteur B – Accès réservé. À quelques dizaines de mètres de là, derrière une autre porte sécurisée, se trouve le laboratoire des Masson. Le laboratoire est vide désormais. Vide... Le mot suscite un petit pincement au cœur.

Il revoit Émeline penchée sur son transilluminateur, le sourire tranquille qu'elle affichait en reportant ses données dans un tableur. Sébastien, toujours prêt à plaisanter au beau milieu d'une manipulation délicate. Leur enthousiasme lorsqu'ils évoquaient leurs travaux, mais aussi leur inquiétude croissante à mesure que les jours passaient. Ils avaient compris avant tout le monde. Le danger ne venait pas de leur découverte. Il venait de ceux qui souhaitaient s'en emparer. Delaunay chasse cette pensée.

À l'intérieur, le couloir conserve cette austérité presque monacale qui caractérise les installations sensibles. Le béton peint en blanc, les portes numérotées, les éclairages indirects, l'absence de décoration... tout semble conçu pour rappeler que l'on ne travaille pas ici, mais que l'on sert une mission. Vers le milieu du couloir, la porte du colonel Lassalle est entrouverte, comme d'habitude. Le commandant frappe deux coups.

— Entrez.

Le bureau est plus encombré qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il pénètre dans la pièce deux officiers de la DGSE referment aussitôt une chemise. Ils échangent un regard avec le colonel avant de quitter silencieusement le bureau. Lassalle attend quelques secondes avant d'inviter Delaunay à s'asseoir.

Le commandant remarque aussitôt les traits tirés du responsable de l'antenne de la DGSE. Les yeux sont rougis par une nuit sans sommeil. Une barbe grisonnante ombre son visage. Sur le bureau, plusieurs photographies aériennes côtoient des comptes rendus préliminaires, un téléphone chiffré et une tasse de café oubliée depuis longtemps.

Pendant quelques instants, aucun des deux hommes ne parle. Le silence n'a rien d'embarrassant. Il est simplement lourd. Comme si chacun cherchait les mots capables d'accompagner une catastrophe qui dépasse encore l'entendement. Lassalle finit par rompre cette immobilité.

— Les premières constatations sont tombées il y a moins d'une heure. Les

marins-pompiers sont toujours sur place.

Il pousse quelques photographies vers Delaunay.

— L'hélicoptère a percuté le pont supérieur du yacht de Noel Lates, le milliardaire américain qui dirigeait SWORD, avant de s'embraser entièrement. Les températures atteintes ont dépassé les mille degrés.

Il marque une pause.

— Il n'y a aucun survivant. Deux témoins, qui regardaient la manœuvre depuis la terrasse du troisième pont ont également péri. Des victimes collatérales en somme. L'un des deux pourrait être un généticien belge. L'autre, d'après un membre de l'équipage, était le garde du corps de Lates.

Le commandant regarde les clichés. La carcasse de l'appareil est méconnaissable. Des formes vagues, recouvertes de bâches, apparaissent au milieu des débris. Il détourne lentement les yeux.

Les deux hommes demeurent à nouveau silencieux. Delaunay observe encore une fois les clichés. Les techniciens ont photographié l'épave sous tous les angles. Les pales du rotor ont été arrachées sous la violence du choc. Les infrastructures du pont sont réduites à un amas de métal tordu, soudé par la chaleur. Les enquêteurs estiment que les prélèvements pour l'identification génétique, de même que les analyses médico-légales, permettront de donner un nom aux dépouilles – du moins à ce qu'il en reste.

Lassalle reprend la parole d'une voix plus grave.

— Les autorités américaines coopèrent, naturellement. L'identification officielle demandera quelques jours mais, compte tenu des circonstances, il n'y a guère de doute. Vous êtes un scientifique, commandant, docteur en biologie cellulaire si je ne m'abuse, vous savez donc de quoi il retourne.

Delaunay acquiesce lentement. Il pense moins à la matérialité des corps carbonisés qu'aux deux scientifiques qu'il a appris à connaître durant ces dernières semaines. Malgré l'importance historique de leur découverte, ils avaient conservé une simplicité désarmante et plaisaient facilement. Ils étaient restés deux chercheurs passionnés, presque naïfs, dans un monde qui ne pardonne pas la naïveté.

Lassalle semblait suivre le même cheminement.

— Je dois reconnaître que je les appréciais beaucoup. Ce n'était pas des gens compliqués.

Il hésite.

— Je me demande s'ils se rendaient réellement compte de ce qu'ils avaient découvert.

Delaunay le regarde, étonné.

— Je ne vous suis pas.

Le colonel esquisse un sourire fatigué.

— Lorsqu'un scientifique résout un problème, il regarde d'abord sa réussite. Vous, avec votre formation scientifique, vous comprenez ce que je veux dire. Les conséquences viennent ensuite. Les politiques, eux, raisonnent à l'inverse. Ils voient d'abord les conséquences.

Il laisse passer quelques secondes avant d'ajouter :

— Et, dans cette histoire, elles sont vertigineuses.

Le commandant sent qu'il pèse chacun de ses mots. Depuis le début de l'affaire, les réunions auxquelles participait Lassalle étaient couvertes par le secret-défense. Lors de ces échanges ultra confidentiels, certaines réactions des responsables civils ne lui avaient pas échappé. Il pensait en particulier à la dernière visioconférence avec le secrétaire général de l'Élysée, Bruno Schneider, le ministre de l'Intérieur, Victor Allary et le responsable des opérations spéciales de la DGSE, le général Guillaume.

Il est assez fin observateur pour avoir remarqué les regards échangés entre eux, à l'évocation de la possibilité d'allonger la durée de la vie humaine de plusieurs siècles. D'ailleurs, ils n'avaient posé aucune question sur l'éradication du cancer. Toutes avaient porté sur la longévité quasi illimitée que procurerait la mutation DCM-21. Pour lui, cette seule constatation suffisait à résumer l'état d'esprit des décideurs qui masquaient fort mal leurs ambitions. Et puis, après tout, ne la partageait-il pas lui-même cette ambition d'une vie quasi éternelle ?

Lassalle reste songeur un court instant, avant de refermer le dossier photographique.

— Les installations vont être progressivement démantelées. Le matériel scientifique repartira vers Marseille dans les prochains jours. Les équipes de l'INREG en assureront l'inventaire.

Il consulte une feuille posée devant lui.

— Les effets personnels des deux chercheurs devront être recensés avant leur restitution. Il n'existe pratiquement pas de famille proche. Les parents sont décédés depuis plusieurs années. Quant à la sœur de Sébastien, elle travaille actuellement en Corée du Sud. Le ministère prendra directement contact avec elle.

Le commandant Delaunay hoche la tête. Il connaît ces détails, même si les Masson évoquaient rarement leur vie privée. Leur véritable famille était leur laboratoire. Et surtout Hortense, la souris blanche fétiche.